

LUIGI GHIRRI / G. KÜNG

*Looking in*

19 mars – 7 mai 2016  
Vernissage samedi 19 mars 2016

*Luigi Ghirri / G. Küng: Looking in. Une conversation entre G. Küng et Elena Lydia Scipioni*

Elena Lydia Scipioni. Tu présentes dans cette exposition trois photographies spécifiquement conçues afin de les confronter à quatre oeuvres de Luigi Ghirri, sur l'invitation de Nerina Ciaccia et d'Antoine Levi. Dans ses clichés, Ghirri a saisi cette fascinante promiscuité entre un musée et une habitation privée avec ses objets, ses boiseries, ses vitrines et ses tissus, tels qu'ils ont été agencés à l'origine par Luigi Parmeggiani. Par une diffusion homogène de la lumière, Ghirri a rendu visible la relation entre un ensemble et chacun de ses éléments. Quel a été ton point de départ?

G. Küng. Je laisse Ghirri mener la danse. Avec Antoine et Nerina nous nous sommes rendus compte que Ghirri et moi partagions un intérêt commun pour la documentation - quelque peu passive - du quotidien, une inclination vers l'abstraction, car notre travail a certaines allures ironiques et drôles. J'ai pensé qu'il était plus pertinent de confronter les photographies de Ghirri avec d'autres photographies. Cela reviendrait à ne pas se comporter de manière trop "révérencieuse" envers le magistral Ghirri, bien que cela soit plus risqué. Je n'ai pas cette patience par rapport aux techniques photographiques, alors j'ai pris le parti de renchérir cette différence en utilisant l'appareil photo de mon téléphone et en optant pour un accrochage le plus simple possible.

E.L.S. Pourquoi as-tu décidé d'associer aux vues des salles d'un musée de Ghirri, les "froides" vues de l'intérieur d'un banal et moderne appareil d'électroménager tel qu'un réfrigérateur et son contenu?

G. K. Il semble que Ghirri ait laissé la Galleria Parmeggiani "parler pour lui", ses photographies sont plus documentaires qu'expressives; c'est une manière intéressante d'approcher un lieu aussi curieux. J'ai donc voulu moi aussi prendre les photos d'un seul endroit: mon réfrigérateur. Les vues sont d'abord prises depuis la distance puis elles se rapprochent, seule la signification de l'espace est diminuée. De la même façon, dans mes photos, mon attitude envers le réfrigérateur n'est pas manifeste, j'ai voulu allier le sérieux et l'attention à l'humour et au punk; c'est un lieu sans art photographié artistiquement. J'aime l'idée d'un "réceptif". La Galleria Parmeggiani, cette exposition, le réfrigérateur et la mémoire d'une personne, tous sont des réceptifs. Chacun d'entre eux peut être ouvert ou non, compris ou non, chacun a sa parfaite complétude.

E.L.S. La question du "conteneur" est particulièrement spécifique dans le contexte de cette exposition: Ghirri lui-même, en prenant ces photos, a dû dans un certain sens avoir affaire avec l'édifice qui contient les objets/sujets de ses photos. Ou du moins, cela me semble intéressant. La Galleria Parmeggiani a été construite entre 1925 et 1928 pour Luigi Parmeggiani, un anarchiste qui avait fuit la police car il était supposément impliqué dans l'attentat perpétré envers deux membres du parlement appartenant au Parti Socialiste (1889). Il a ensuite rejoint Londres où il a rencontré l'espagnol Escosura avec lequel plus tard, à Paris, leurs liens se sont renforcés autour de la galerie d'antiquités Maison Louis Marcy. Ce commerce était lié avec une production artisanale d'objets de style antique, de véritables faux d'auteurs créés par Escosura, qui mélangeait les détails de célèbres objets manufacturés par des artisans très habiles. Luigi Parmeggiani est revenu à Reggio Emilia en 1924 en apportant avec lui sa collection qu'il destinait à abriter dans un étrange édifice de style Gothique-Renaissance qu'il avait lui-même commandé; la porte d'entrée aussi est un porche cintré inspiré du Palais Morel de Valence...

Mais revenons sur la question de "réceptif". Dans *L'opera aperta* (1984), Ghirri écrit que dans son enfance ses deux livres favoris étaient un atlas et un album de famille. Ils contenaient chacun pour lui les deux catégories du monde et chacun le représentait tel qu'il se l'imaginait. Depuis ses débuts en tant que photographe, Ghirri a entrepris de concilier la dualité entre l'intérieur et l'extérieur, l'expérience personnelle et la communication avec les autres, les lieux particuliers et l'histoire du monde.

G.K. Ghirri a également photographié les "réceptifs" de Morandi qui étaient des bouteilles et des pots, comme dans un réfrigérateur...

E.L.S. Prendre les photos des peintures de Morandi c'est comme saisir la métaphysique des métaphysiques...

G.K. Ce que je trouve le plus intéressant en général dans le travail de Ghirri, c'est l'état d'esprit dans lequel il parachève son sujet, quoiqu'il arrive. Il y a la sensation d'être hors du temps. Cela est accentué par l'absence de personnages, ou bien lorsqu'ils sont présents, la plupart d'entre eux tournent le dos à l'objectif et regardent dans le même sens que le photographe, en reprenant son point de vue. L'état d'esprit est existentiel et me fait penser à la mortalité; il y a comme quelque chose de mélancolique, et parfois de terne ou d'ennuyeux, même dans ses traits d'humour, comme la photo du présentoir de cartes postales (en photographiant donc des photographies), il a cette façon de minimiser les grands desseins et les grandes ambitions humaines.

E.L.S. Les liens entre l'absence, la mortalité et l'existence ont un rapport avec le temps et sa concordance vis-à-vis de l'espace. Il est peut être intéressant de citer ici l'expérience de pensée du chat de Schrödinger, imaginée par le physicien Erwin Schrödinger en 1935. Dans un contexte plus large, la théorie quantique des champs a fragilisé le concept de réalité objective en faveur d'une observation externe basée sur les expériences. Plus que le test en lui-même, une connexion entre intérieur/extérieur par rapport à l'existence est particulièrement pertinente. Schrödinger a placé un chat dans une boîte fermée contenant une substance radioactive. A la fin du test, le chat pouvait être mort ou vivant. Au-delà de la question scientifique, dans l'ouvrage "Universi Possibili" (1980) de Paul Davies, il est avancé qu'un observateur extérieur ne peut se rendre compte des conditions du chat une fois seulement que la boîte est ouverte. Jusqu'à ce moment, le chat mort et le chat vivant coexistent dans l'incertitude de strates se superposant. Lorsque l'observateur décide de regarder à l'intérieur de la boîte, les deux conditions se dissocient et l'une d'elles s'écarte de la réalité.

G.K. Oui! Cela se rapproche de ma réflexion autour de l'action de photographier un espace-réfrigérateur temporaire. Lorsque l'appareil photo capture un moment qui se déplace dans l'espace et dans le temps, lorsque l'on ouvre le réfrigérateur et que la lumière s'allume, c'est une sorte de portail dans le sens métaphysique du terme. Le réfrigérateur a la plupart du temps une fonction de conservation par le froid, toujours dans le noir, comme le subconscient. On pourrait même dire que le réfrigérateur n'existe qu'à son ouverture, comme l'arbre qui n'émet aucun bruit lorsqu'il tombe dans la forêt et que personne n'est là pour l'entendre, et comme le monde qui n'existerait réellement que lorsqu'il est photographié. On est conscient seulement quand on prend une photo. J'aime la théorie de Francois Laruelle sur la non-photographie, où les photographes sont comme des fenêtres ouvertes sur un univers parallèle<sup>1</sup>. Il serait alors intéressant d'arrêter de chercher des sujets manifestes dans le monde réel, mais plutôt de photographier des points de vue accidentels ou ordinaires, dans lesquels une réalité différente apparaîtrait. Je n'insiste pas trop sur ce propos dans ce projet, mais mes intentions vont dans ce sens...

E.L.S. Bien que ces questions aient progressé depuis les années 80, les interrogations sur le temps restent au coeur de nos préoccupations et celles-ci se compliquent si nous envisageons internet en tant qu'un "alter-état-parallèle" que ce soit pour les morts ou pour les vivants. Un exemple simple serait notre profil Facebook avec toutes ses images qui nous survivront.

G.K. Il faut prendre en compte la prévalence sur les images aujourd'hui (internet en tant qu'un immense dépôt d'images). Ce phénomène implique une limite quand il s'agit de photographie – vers où se dirige l'impulsion documentaire alors que tout est surveillé et renseigné? Qu'est-ce qui pourrait alors constituer un sujet intéressant?

E.L.S. Ghirri a écrit en 1969 que l'image depuis la Lune telle qu'elle est apparue sur les journaux n'était pas seulement une image du monde, mais une image qui comprenait toutes les images du monde. Photographies, livres, fresques, écritures, "l'image de l'atome et celle du monde se font enfin face". On peut dire que c'est une image qui comprend les salles de la Galleria Parmeggiani (avec tous ses vrais et ses faux objets) et tous les réfrigérateurs du monde. On ne peut pas voir à l'intérieur durant leur fermeture et que la lumière est éteinte, mais ils sont présents dans nos esprits, simplement parce que nous connaissons maintenant l'image entière de la Terre. Notre présence est un témoignage de leur existence, tel que le bruit sourd de l'arbre dans la forêt auquel tu fais allusion.

---

<sup>1</sup> *Des myriades de clichés racontent le monde, parlent entre eux, tissent une vaste conversation, remplissent une photosphère qui n'est située nulle part. Mais une seule photo suffit à exprimer un réel que tous les photographes espèrent un jour saisir sans y parvenir. Et pourtant, il est au ras des clichés, vécu autant qu'imperceptible. Les photos sont les mille facettes plates d'une identité insaisissable qui ne brille, et parfois faiblement, que hors d'elle-même. Une photo, ce n'est pas grand-chose en dehors d'un regard interrogateur et concupiscent, et pourtant c'est un secret fascinant.*